

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Français\)](#)

### **Relations entre les lettres**

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

*Ce document est une réponse à :*

[44. Paris, Jeudi 21 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### **Présentation**

Date1837-09-22

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe me réveille bien triste. Je l'étais hier soir.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°81/111-112

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 166, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/143-148

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°43 Vendredi 22. 7 h. 1/2

Je me réveille bien triste. Je l'étais hier au soir. Je le serai souvent. Hier en vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je le suis bien plus du chagrin même. M. Duvergnier de Hauranne est arrivé. M. Duchâtel ne se marie que le 2 octobre et il se marie sans mariage, absolument sans personne que les parents et les témoins nécessaires. En sortant de l'église, il va passer quelques jours à Meudon, et de là, il part pour Mirebeau, en Saintonge où est sa terre.

Je n'ai donc là, ni motif, ni prétexte. J'en attends un autre. Vous recevrez cette lettre-ci dimanche. Vous attendiez mieux le jour là. Quand vous me partez de vos longues journées, de votre impatience de les voir couler, j'éprouve un sentiment analogue à celui que j'éprouve quand vous m'écriviez d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir pas de lettre. Pardonnez-moi encore, Madame ; ma première impression est une joie profonde de cette tendresse si vive. La peine ne vient qu'après. Je jouis pour moi avant de souffrir pour vous. Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres m'arrivaient exactement, et non pas les miennes à vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui, quand je ne pars pas, c'est pour vous et pour moi j'aime mieux dire pour nous, que je souffre.

Quand viendra, la dissolution ? J'établis autour de moi, dans la conversation, qu'elle n'obligera probablement d'aller passer trois au quatre jours à Paris. Mais nous sommes à la merci de l'événement, à la merci des nécessités électorales du pays qui m'entoure. Que de chaînes nous portons. J'en ai secoué beaucoup. Il en reste encore énormément.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est sujette à des étourdissements, à des vertiges qui pourraient devenir quelque chose de plus grave. On est venu m'avertir au moment où je me levais. Je sors de chez elle. Elle vient de prendre un bain de pieds avec beaucoup de moutarde. Elle est mieux. J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont toujours disparu devant des remèdes, fort simples Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup ma mère. Je lui dois beaucoup. Et personne ne la remplacerait auprès de mes enfants. Elle est avec eux d'une tendresse, d'une assiduité, d'une vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me reste de sécurité. Quand j'avais mon fils, ma sécurité était infiniment plus grande. Tout homme et tout jeune qu'il était, j'étais sur qu'à mon défaut il soignerait, il élèverait ses sœurs et son frère avec une affection, une attention paternelle. Et il était plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille. Aujourd'hui moi manquant ma famille, si jeune, resterait comme un faisceau sans lin, un troupeau sans berger.

C'est une forte attache que de se sentir nécessaire. Mais c'est aussi un pesant fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il pas quelques fois d'être dans cette disposition où l'on n'ose pas, où l'on ne veut pas ne [?] que sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de parler de choses indifférentes ? On va alors à ces choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas tout, à ces intérêts qui tiennent vraiment au cœur quoiqu'ils n'en occupent pas le fond. Ce n'est pas l'intimité personnelle exclusive, c'est encore de l'intimité et qui a quelque douceur.

11 heures

Votre n° 44 m'arrive une demi heure plus tard que de coutume. C'est long, une demi-heure ! Mais le dédommagement est immense, charmant. Ne me gênez pas trop. J'ai tant de plaisir à croire tout ce que vous me dites ! Nous avons besoin pourtant de nous gêner l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu. Adieu, un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu. satisfait. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-22.  
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).  
Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/958>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur166

Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837

Heure7 H 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

ne me gênez pas  
ce que vous  
me menez

non, s'entend, s'entend  
c'est que vous  
en avez. Un  
qu'en avez

Je me réveille bien triste.  
De l'étrier hier soir. Je le serai souvent. Hier, en  
vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une  
injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je  
le suis bien plus du chagrin même. M<sup>lle</sup> Dussogny  
de haumont est arrivée. M<sup>lle</sup> Duchâtel ne s'est mariée  
que le 2 Octobre, et il s'est marié sans mariage,  
absolument sans personne que les parents et les  
légataires nécessaires. En sortant de l'Eglise, il me  
passa quelques jours à Meudon, et de là il partit  
pour Mirembert ou Saintonge, où est sa terre.  
Je n'ai donc là ni motif, ni prétexte. J'en attends  
un autre. Vous recevrez cette lettre si Dieu veut.  
Vous attendrez mieux le jour là. Quand vous me  
parlez de vos longues jalousies, de votre impatience  
de les voir cesser, j'éprouve un sentiment analogue  
à celui que j'éprouvais quand vous m'écriviez  
d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir  
pas de lettre. Paraissez-moi encore, madame;  
ma première impression est une joie profonde de  
votre adresse de vive la peine me vient qu'après.  
Je jure pour moi avant de souffrir pour vous.  
Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres

M'arrivèrent exactement et non pas les miens à  
vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui quand  
je ne pars pas, c'est pour vous, et pour moi,  
j'ai un mieux être pour nous que je souffre.  
Quand viendra la dissolution ? D'établir autour  
de moi, dans la conversation, quelle mioblige  
probablement d'aller passer trois ou quatre jours  
à Paris. Mais nous sommes à la merci de  
l'événement, à la merci de, nécessité et de  
du pays qui mentent. Les de charmes nous  
portons! On en sera beaucoup et on reste encore  
chèrement.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est  
sujette à des étourdissements, à des vertiges qui  
pourraient devenir quelque chose de plus grave.  
On est venu m'avertir au moment où je me levais.  
Je suis allée chez elle. Elle vient de prendre un bain  
de pieds avec beaucoup de snoutacide. Elle est mieux.  
J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai  
vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont  
toujours disparu devant de, remède, sans effort.  
Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup  
ma mère. Je lui dois beaucoup. Si possible ne  
la remplacerais-je pas de mes enfants. Elle est,  
avec eux d'une tendresse, d'une attention, d'une  
vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me

reste de sévérité.  
était infirmité  
jeune qu'il était  
sergeant, il était  
une affection, une  
plein d'esprit, et  
ce qui fait qu'on  
aujourd'hui, mais  
restait comme  
sans berge. Le  
sentir nécessaire  
gardeau.

Je vous parle  
pas quelques fois  
à son pas, où il  
sur un sent de  
l'âme, et où il  
parler de choses  
choses qui sont  
tout, à ces instants  
qu'on qu'on n'en  
l'intimité person  
l'attitude, et qu'

Paris n° 44 m  
de coutume. Ch



L'indemnité est immense, cherchant. Ne me gênez pas,  
 trop. J'ai toute la plaisir à écrire tout ce que vous  
 me dite ! Vous avez besoin pourtant de nous  
 gâtes l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions.  
 Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous  
 apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu, adieu. Un  
 adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu  
 satisfait. Adieu.

n° 24  
 Je l'étais hier  
 vous écrivais,  
 injustice patible  
 le suis bien plus  
 de hancarmes  
 que le 2 octobre  
 absolument sans  
 téméraire n'est-ce  
 passer quelques  
 pour Mirembelle  
 Je suis donc là  
 en outre. Vous  
 Vous attendez  
 parlez de vos  
 de la, vous con  
 à celui que je  
 d'Angleterre  
 par ce lettre  
 ma première  
 lett. Tenez  
 Je joins pour  
 Quand vous éte